L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN, 9 MARS 1880. 53me Année

DUFOUR & LIMET,
Propriétaires-Editeurs.

NOUVELLE-ORLEANS,
MARDI 9 MARS 1880.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

VENTES AL'ENCAN DE CE JOUR

Par D. E. Morphy & Son, aux Nos 108 et 110 rue des Magasins, faïence et fatence granit.

Faïence et Faïence granit. — Voyez l'annonce d'encan de D. E. Morphy & Son.

760 balles foin.—Voyez l'annonce d'encan de D. E. Morphy & son.

CLEMENT ATTACHMENT.

La machine à filer le coton, désignée communément par les deux mots qui forment le titre de cet article, est devenue célèbre. Mais nul ne sait encore au juste ce qu'elle est ou ce qu'elle peut être ; nul encore n'en connaît la valeur propre, et très naturellement le producteur cherche partout des renseignements qui lui ont manqué jusqu'ici et sans lesquels, cependant, il ne peut opérer que comme planteur en abandonnant aux filateurs et aux fabricants une bonne partie de ses avantages. Nous avons été aux renseignements nous-même et nous en avons trouvé dans un rapport très intéressant fait au *News and Courier* de Charleston, Caroline du Sud, par M. J. K. Blackman, attaché à la rédaction de ce journal. M. Blackman, à la recherche de la machine de Clement, a fait, par le chemin, une revue de toutes les fabriques de coton établies et en opération dans la Caroline du Sud ; il donne sur chacune d'elles séparément des détails précieux, et d'après lesquels nous devons conclure qu'elles sont toutes dans un état de grande prospérité. Il cite en même temps diverses réponses faites par les présidents, directeurs, ou surintendants de ces compagnies de fabrique à des questions adressées par lui sur le "Clement Attachment." Nous résumerons ces détails qu'il est bon de faire connaître au moins en partie, pour donner une idée à peu près exacte de la situation industrielle de ces établissements et de l'opinion que leurs directeurs professent sur la machine de Clement, en faisant observer que pas un de ces directeurs, présidents et surintendants n'avait encore vu fonctionner cette fameuse machine et que tous avaient l'air d'en parler avec une certaine jalousie de métier.

Il y a, dans la Caroline du Sud, dix-sept établissements, sans compter le Westminster Clement Attachment Mill, engagés dans la production du fil et des tissus de coton. Ces fabriques ont en opération 95,938 broches et 1,933 métiers de tisserand. Elle produisent 101,338 yardes de toile on tissu et 17,483 livres de fil pour chaque jour de travail, consommant chaque jour 54,364 livres de coton. Elles emploient 2,612 ouvriers, qui font vivre 4,143 personnes dont le soutien dépend d'eux, les rôles de paye excédant mensuellement $38,000. Le capital engagé dans ces manufactures s'élève à $2,293,600 et elles valent aujourd'hui $2,851,000.

Les profits varient de 18 à 50 pour cent par an sur le capital investi. Ces 50 pour 100 sont le retour de la fabrique de Westminster, localité bien connue aujourd'hui parce que c'est là qu'on trouve le "Clement Attachment" en activité de fonction. Dans les autres fabriques, le profit varie de 18 à 25 1/2 pour cent, par an, ce dernier taux de revenu étant celui qui est donné par les Piedmont Mills dans le comté de Greenville. Avec ce sommaire des résultats généraux que nous donnons comme introduction en matière et comme une preuve encourageante de ce que le sud peut devenir avec la multiplication de ces fabriques, nous passons à l'opinion exprimée par les représentants de ces établissements tous prospères, sur la valeur de la machine de Clement, réservant pour la fin la visite faite à la machine elle-même.

Le surintendant de la fabrique de Vaucluse, fondée en 1877, aux frais de $350,000, en y comprenant 70 maisons d'ouvriers, la construction de batardeaux, de ponts, de tuyaux de conduite, etc., et dont les actions valent aujourd'hui $123 quand à l'époque de la fondation elles n'en valaient que $60, le surintendant de la fabrique de Vaucluse, M. Howland, qui est un homme du nord, profondément versé dans les affaires de manufactures de coton, a répondu au visiteur :

"Je ne pense pas que le Clement Attachment fasse mal à personne, excepté à ceux qui y mettront des capitaux. Je pense qu'elle ruinera 8 planteurs sur 10 de ceux qui l'emploieront. Une principale raison pour penser ainsi est qu'il est presque impossible avec ce système d'emmagasiner assez de coton en graine pour faire marcher une grande fabrique, et une petite fabrique ne payera pas. Il faut employer un travail habile, et il coûtera trop pour une machine qui ne peut donner qu'un très faible nombre de flottes de fil par jour.

Passons maintenant à la réponse de M. F. Foster, surintendant de la fabrique de Langley, fondée au capital de $300,000, et dont la capacité est de 11,880 broches, 328 métiers et 101 cardes, mise aussi en opération par une prise d'eau à l'aide de travaux artificiels ; M. Foster a dit :

Je pense que le Clement Attachment est un humbug, (c'est à dire en français vulgaire une blague) pour appeler les choses par leurs vrais noms. Comme homme de pratique j'objecte à sa construction mécanique. Je crois que la fabrication est une affaire spéciale qui requiert un travail dressé et exercé, que le planteur ne peut se procurer sans le bien payer. Une petite fabrique ne peut se comparer à une grande sous le rapport du coût de la production, et les profits sur une petite échelle, telle que les hommes du Clement Attachment le proposent, seraient si faibles qu'ils ne suffiraient pas au salaire du travail qu'il faut pour faire un genre de produits de nature à subir victorieusement l'épreuve du marché. Le Clement Attachment est simplement une reprise du "Henry Attachment" qui fut essayé il y a 30 ans et abandonné."

La compagnie de Red Bank, organisée en 1873 avec un capital de $50,000 et un capital commercial de $7,300, et qui n'emploie que 31 ouvriers, consommant, par mois, 13,000 livres de coton brut pour produire 11,000 livres de tissu, la déperdition n'étant que de 13 pour 100, est une des plus florissantes de la Caroline du Sud. Sa puissance motrice est l'eau comme pour presque toutes les autres fabriques. Cependant, dit le président M. S. P. Southern, si l'eau est plus économique, la vapeur est plus sûre, et là où le combustible est facile à obtenir et par conséquent à bon marché, la vapeur est préférable comme force motrice. Le secrétaire et trésorier de cette compagnie M. W. C. Swaffield, interpellé sur le "Clement Attachment" a répondu :

Je ne connais pas assez le procédé pour faire une réponse précise. Je crois difficilement qu'il soit praticable, et à supposer qu'il le soit, seule n'aura d'autre résultat que d'appeler l'attention générale sur les fabriques de coton, ce qui augmentera le nombre des grandes fabriques dans tout le Sud. Le champ est assez large pour qu'il y ait de l'argent à faire pour toutes même en nombre illimité. Avant longtemps, j'en suis convaincu, le Sud fabriquera toutes les toiles de coton d'un genre commun.

Une des plus prospères fabriques de la Caroline est celle de Saluda qui vaut $300,000 et qui appartient tout entière à M. Wm Johnson qui en est aussi le gérant. Elle emploie une centaine d'ouvriers, dont un quart de nègres. Elle contient 100 métiers qui ne sont pas tous occupés et elle se borne à produire des fils du numéro 20, c'est à dire de gros fils, les fins ne commençant guères qu'au numéro 50. M. Johnson dit que les nègres peuvent aussi bien que les blancs recevoir l'instruction nécessaire et devenir de bons ouvriers. La main-d'œuvre, du reste, est fort abondante. Quant au "Clement Attachment" il croit que cela ne réussira pas. On ne peut faire avec cette machine un fil à l'épreuve du marché, sans habileté et sans attention. Il peut être bon pour la carde. Dans son opinion, ce n'est qu'un gin ou égrainoir amélioré. J'aimerais voir, a-t-il ajouté, des hommes ayant de l'argent essayer la machine. Elle ne peut en aucune manière nuire aux manufactures. Nous ne sommes pas effrayés de la concurrence."

M. A. H. Twitchell, qui est un des propriétaires de la fabrique de Glendale qui occupe 120 métiers et qui produit des cotons à drap, des cotons à chemise, des cotons croisés ou de gros tissus et des fils No 6 et No 12 très gros, s'est expliqué ainsi sur le "Clement Attachment."

Je pense qu'il peut être employé avec avantage par deux ou trois planteurs pour manipuler leur propre coton, mais il ne pourra jamais rien faire de plus. Il ne dispense que d'une machine intermédiaire, et il faudrait que le magasin pour tenir ce coton à graine fût immense. Je ne crois pas que "l'Attachment" réussisse, mais, en tout cas, il ne peut causer aux fabriques le tort d'un cent.

M. Twitchell, du reste, a exprimé une opinion encourageante pour le Sud. "Je mettrais, a-t-il dit, mon dernier dollar dans les fabriques de coton de cet Etat. Quand celles du Nord perdent de l'argent, nous en gagnons, et maintenant que tout est à la hausse nous faisons d'énormes profits."

M. W. L. Morgan, un des membres associés de la fabrique de Crawfordville qui donne un revenu de 25 pour 100 sur le capital employé a dit à propos du "Clement attachment" :

"Je ne l'ai jamais vu, mais je ne pense pas qu'il paye. On ne peut rien faire de considérable avec cela. Les frais de transport et d'emmagasinage du coton à graine seront toujours énormes. Il faut un travail habile et expérimenté pour faire du fil et de la toile convenables pour le marché, et je ne vois pas comment une si petite affaire pourrait payer un pareil travail."

M. Morgan a ajouté qu'il ne croyait pas que les nègres pussent être suffisamment éduqués pour faire de bons ouvriers.

M. Henry S. Putnam, de la fabrique de Batesville s'est prononcé plus carrément encore contre le "Clement attachment".

Je n'ai aucune foi dans cette machine, a-t-il dit, je crois que les journaux assument une grave responsabilité en lui donnant autant de notoriété. D'abord les hommes qui écrivent tout cela ne sont pas des manufacturiers et ils ne peuvent apprécier les difficultés de la fabrication. Ensuite, il y a le préjugé du planteur contre la vente de son coton en graine. La vente, en outre, du genre de fil que le Clement attachment peut faire, est limitée. On ne prétend pas par on moyen faire du fil d'un numéro élevé. Tout est beau jusqu'à présent, mais l'on ne peut juger cette affaire par ses résultats d'aujourd'hui. Une fabrique de coton qui ne fait pas de l'argent maintenant devrait renoncer immédiatement à ses opérations. Il est absurde aux hommes du Clement attachment de dire qu'ils ne peuvent pas répondre aux demandes quand leur production ne vaut pas la peine qu'on en parle."

Enfin, voici une opinion moins défavorable sur le Clement attachment, exprimée par le colonel A. J. Sillon, président de la compagnie de fabrique de Pendleton.

Je n'ai jamais vu une de ces machines; mais j'ai vu le fil et il est bon. Je n'ai rien à dire contre la qualité des produits, mais les comptes-rendus des agents ne sont pas préparés d'une manière exacte. Par exemple, ils prétendent à une grande économie du fait que le planteur n'a pas besoin d'emballer son coton, quand il est connu que le planteur fait de l'argent sur les toiles et les ligaments (*ties*) dont il use. Il paie seulement $1,25 pour cela et a $2,10 sur chaque balle pour poids additionnel. On m'a assuré, en outre, qu'elle n'égrenait pas proprement et la déperdition doit être grande. Ils ne peuvent pas travailler ce qui est tombé quand nous pouvons le faire, nous, en le remettant sous les cardes, parce qu'ils ne peuvent le remettre sous les cardes sans le faire passer au gin, et il ne peut passer au gin sans la graine. Dans mon opinion, le seul moyen d'en tirer parti est d'appliquer l'attachment à une petite planta tion. Ils disent qu'ils consomment 500 livres de coton à graine et qu'ils rendent 160 livres de fil par jour. Il y a là quelque erreur parce que les meilleurs gins ne rendent pas plus de 166 livres de coton flocon pour 500 livres de coton à graine. Cela ne leur donnerait qu'une déperdition de 8 livres sur 166 livres de fil. Il y a beaucoup d'autres raisons qui me font penser que la machine de Clement ne rendra pas tout ce qu'on en attend."

Nous bornerons là nos citations pour arriver plus vite au mas de Westminster, dans le comté d'Oconee, Caroline du Sud, à 9 milles de la frontière de Georgie, et où se trouve le Clement Attachment en pleine opération. A mesure que M. Blackman approchait de cette localité, désormais fameuse, il trouvait des voyageurs toujours plus nombreux qui s'y rendaient dans le même but que lui. Il fit en route la connaissance de M. T. R. Hayes, grand cotonnier du Texas Central, qui avait cherché le Clement Attachment dans le Tennessee, dans le Mississippi, dans l'Alabama, dans la Georgie sans pouvoir le trouver, et qui avait fini par apprendre qu'il était en activité de service sur les confins de l'Etat en Caroline. "N'importe, disait-il, je ne croirai au Clement Attachment que lorsque j'aurai mis le doigt dessus." Après s'être rafraîchis dans un petit hôtel qui a déjà fait dix fois sa fortune, nos voyageurs s'avancèrent vers le pied d'une colline et virent une modeste bâtisse de bois où grondait le mouvement des broches. Ils entrèrent et les agents de la petite fabrique leur montrèrent avec une courtoisie empressée toutes les diverses pièces qui composent la combinaison de Clement. Elles consistent en un Attachment, une carde à sommet plat, un chassis à tirer de Danfort; une bobine multiple de Danfort, deux chassis à filer de Danfort de 132 broches chacun, deux roues on devidoirs, une presse à flocon, une presse à balle, et un des *Champion Cotton Cleaners*.

Cela complète à peu près la liste des pièces de la combinaison qui use 150,000 livres de coton à graine par an. Une portion de cet agencement, étant d'occasion, a coûté $2,500 au lieu de $3,500. Les batisses et autres installations et les travaux pour la force motrice ont coûté $1,200, en tout $3,700. Les opérations ont commencé en avril 1878, avec sept jeunes filles du voisinage qui n'avaient jamais vu une fabrique de coton, et un opérateur habile qui les instruisait et qui tenait la broche. Le 1er novembre, la récolte entière de 1877, s'élevant à 68,000 livres de coton à graine, avait été fabriquée. Ils achetèrent alors 61,000 livres de coton de plus avec le montant de leur vente et ils en eurent assez pour travailler pendant 12 mois. Pour cette quantité de coton ils payèrent en moyenne 2 cents 3/4 par livre ou 3-10 de la valeur du coton flocon sur le marché. Il n'y eut aucune difficulté pour se procurer le coton à graine et l'un des propriétaires de la fabrique, M. Sibling, dit que s'il avait une puissance d'eau suffisante il n'hésiterait pas à augmenter cinq ou six fois la capacité de la fabrique.

Comme fermier est habitant avait trois gins que l'usage du Clement attachment a rendus inutiles, ce qui lui vaut une économie de $2,500 qu'ils ont coûtés. La consommation de coton à graine est de 500 livres par jour et la production est de 160 livres de fil par jour. Il vend maintenant ce fil au prix de 23 cents la livre. Par conséquent le coton, par jour, à trois cents la livre, et il n'a pas été payé autant, coûterait $15. Les salaires des ouvriers et les dépenses contingentes, estimés à $4,50 par jour, élèveraient seulement à $19,50 le prix de la production de 160 livres, quand la valeur de cette quantité de fil sur le marché au prix de 23 cents, fait une somme de $36,80 ou plus de 40 pour cent de profit net.

Ce profit étant d'un cent net pour chaque livre de coton à graine fabriqué, M. Stribling pense qu'une filature de la capacité de 500,000 ou 700,000 livres par an donnerait 1 cent 1/2 par livre. Le profit net pour les 12 derniers mois a été de $1,800 sur un capital employé de $3,700.

Quant aux objections faites par les grands manufacturiers, objections que nous avons citées et dont nos lecteurs doivent avoir maintenant une juste idée, M. Stribling y répond de la manière suivante :

Tout ce qu'ils vous ont dit sur les inconvéniens, les impossibilités ou les défectuosités du Clement Attachment est sans valeur. Vous pouvez emmagasiner le coton à graine dans un local du double seulement de l'espace nécessité par le coton en balles, mais comme vous n'avez plus besoin de la chambre de l'emballeur ni de plusieurs pièces de machine encombrantes, il s'en suit que vous regagnez à peu de chose près ce que vous avez perdu. Un entrepôt de 25 sur 50 pieds contiendra un lot de coton à graine équivalant à 100 balles.

Il n'y a aucune difficulté à se procurer le coton à graine. J'aurais pu en avoir pour entretenir quatre ou cinq machines. Les fermiers disent qu'ils préfèrent le vendre comme ça. Le coton à graine annoncé ainsi en grenier, de 8 à 12 mois, gagne pour le marché une valeur de 1 1/2 à 2 cents par livre, le coton flocon, par l'absorption de l'huile, acquérant une riche couleur de crème qui augmente son poids et sa tractilité, et lui cause moins de déperdition. Il n'en est pas ainsi pour le coton emballé qui se détériore plus à mesure qu'il reste plus longtemps en cet état.

La qualité de notre fil, a continué M. Stribling, continuelle une prime sur le marché. La fibre étant conservée droite par ce procédé, donne naturellement une meilleure classe de produits et se travaille avec moins de perte. M. H. J. Kimball de la fabrique Atlanta a été étonné de la qualité de notre fil. Le produit acquis de cette manière dans le Mississippi a reçu un diplôme et une médaille d'honneur à l'exposition du Centenaire. M. F. E. Harrison, pour un semblable fil a eu des prix aux foires de la Georgie et de la Caroline du Sud. Buckingham et Paulson de New-York, dans une lettre qu'ils nous ont adressée en décembre 1878, disent que nos fils sont les plus beaux qu'ils aient jamais vus. Ils répètent la même assertion dans deux autres lettres et ajoutent: "Il n'y a pas de meilleur fil. Nous voudrions que vous fissiez un envoi à Philadelphie où nous avons une succursale de vente et où nous pouvons trouver un marché courant pour une qualité supérieure de produit tel que le votre." Nous pouvons, en outre, faire du fil de tous les numéros et des numéros les plus fins, attendu que la machine à filer est entièrement séparée du Clement Attachment. La finesse du fil dépend de nous.

On vous a dit que le Clement Attachment à Anderonville avait cessé d'opérer et cela est vrai, mais parce que le colonel Harrison qui l'exploitait est mort et que sa succession n'est pas encore réglée. En attendant la fabrique ne marche pas. Voila tout. Mes frais de poste sont considérables, j'ai déjà dépensé $50 pour répondre aux lettres qui nous demandent des renseignements sur notre machine.

Ces explications firent une impression tellement favorable sur les assistants que plusieurs, et entre autres M. Hayes, du Texas, dirent qu'ils étaient décidés à faire l'expérience et qu'ils auraient chez eux des machines Clement tout installées pour l'exploitation de la récolte prochaine.

Nous ferons observer que le Clement Attachment concerne simplement les filatures et non les fabriques de tissage et que cette combinaison ne peut faire aucun tort aux manufactures. Au contraire, si le fil provenant de l'Attachment est plus fort et de meilleure qualité, ce sera un bien pour les tisseurs qui, en même temps, auront un fil à meilleur marché. Nous ne voyons donc pas pourquoi les fabricants de la Caroline du Sud se sont prononcés, presque d'un commun accord, contre l'emploi de la machine de Clement. Au lieu d'y perdre, ils y gagneront tous. Notre opinion, à nous, est que l'affaire est très importante, l'expérience en est dispendieuse, et qu'elle en vaut la peine. Mais quelqu'en soit le résultat, il n'en est pas moins vrai qu'une grande industrie cotonnière est désormais établie au Sud, qu'on y trouve des ouvriers et des ouvrières tant qu'on en veut et à bas prix, et que le capital investi dans ces opérations de tissage donne un intérêt qu'on peut évaluer au quadruple et même au quintuple de tous les placements financiers de cette époque. Voilà le fait acquis, indépendemment de la machine en question. S'il nous arrivait d'autres renseignements, nous nous hâterions d'en faire part à nos lecteurs.

Un exemple pour nos administrateurs.—Tandis que nos administrateurs municipaux persistent à violer la Constitution en exigeant une taxe municipale de quinze mills, alors que la limite est de 10 mills, le jury de police de la paroisse Pointe-Coupée a résolu de ne lever qu'une taxe de sept mills, c'est-à-dire de trois mills au-dessous de la limite permise. Le *Pélican* qui donne cette information dit que la plupart des membres de ce juri devraient être maintenus en fonctions ; ils comprennent leur devoir. Le juri de police de Lafourche n'a levé également qu'une taxe de 7 mills.

Une mauvaise pétition.—Nous ne pouvons approuver la pétition qu'on fait circuler pour reculer l'élection municipale jusqu'en novembre prochain et pour maintenir le système des administrateurs. Nous exposerons demain nos objections, en attendant nous engageons nos lecteurs à ne pas signer la pétition.

LOUISIANE.

Le *Courrier des Opelousas* dit que le 1er mars on a inauguré les travaux de terrassement de la voie du chemin de fer "N. Orleans, Texas and Colorado." M. Laurent Dupré, l'un des fondateurs de la compagnie, le juge Geo. W. Hudspeth, le maire d'Opelousas, James Ray, l'hon. Henry L. Garland, M. Joseph Bloch et quantité d'autres citoyens notables se sont rendus à l'endroit désigné et deux d'entre eux ont enlevé les premières pelletées de terre, après quoi ils ont été remplacés par les escouades de terrassiers. Le juge A. Garrigues et l'honorable B. A. Martel sont ceux qui ont été appelés à l'honneur d'ouvrir la tranchée. Le maire a pris provisoirement la direction de 60 ouvriers jusqu'à l'arrivée du surintendant.

Nous lisons dans le *Capitolien* :

Lundi matin, M. François Vincent, canadien de naissance, a été trouvé mort sur le plancher dans sa résidence. Il n'avait pas de parents ici et il menait une vie très retirée. Il habitait Bâton-Rouge depuis plus d'un demi-siècle et avait plus de cent ans. Le coroner Jadot a tenu une enquête, dont le résultat a été que le défunt était mort de vieillesse.

Le fleuve, dit le *Sugar Planter*, continue à monter avec une terrible rapidité. Veilles bien aux levées dans les points faibles.

Le Malakoff Bitters est un excellent purgatif.

Une Fête intime au Consulat de France.

Nous avons annoncé il y a quelques jours que le vicomte d'Abzac, consul de France, venait d'être décoré de la Légion d'Honneur, récompense bien due à ses longs services, à son intelligent esprit d'initiative, et à un dévouement aussi actif que zélé aux intérêts de ses nationaux et de son gouvernement. M. D'Abzac, voulant reconnaître les nombreux témoignages de sympathie que lui a valus la distinction à lui conférée par le Président de la république française, avait invité à se réunir au Consulat, dimanche à une heure, quelques uns de ses collègues du corps consulaire, des membres du clergé français, les présidents et principaux représentants des diverses sociétés françaises, plusieurs des résidants français notables, des membres de la presse, les capitaines des navires français dans le port, plusieurs citoyens notables du pays et naturellement les trois chevaliers de la Légion d'Honneur qui, avec lui, représentent cet ordre honorable à la Nlle-Orléans, les docteurs Beugnot, Faget et Touatre.

Un lunch était élégamment servi sur une table portant 75 à 80 couverts. La salle était décorée de drapeaux français et américains et au centre de la table était dressée une magnifique pyramide de fleurs surmontée d'un drapeau tricolore composé avec des violettes et des roses rouges et blanches. Les bannières des diverses sociétés françaises complétaient la décoration.

Lorsqu'on est arrivé au dessert et quand toutes les coupes ont été remplies de champagne, M. Antoine Carrière, président de la Chambre syndicale consultative du commerce français et doyen des résidants français en Louisiane (où il est venu en 1818), a porté la santé du vicomte d'Abzac et lui a adressé quelques mots de félicitation pour la distinction honorifique qui venait de le récompenser de ses services. Mr le docteur Beugnot, chevalier de la Légion d'honneur, et choisi comme parrain par le nouveau chevalier, a pris ensuite la parole. Il a été suivi par senor Bazan, consul d'Espagne. Tous deux se sont étendus sur les titres de M. d'Abzac à la sympathie de ses nationaux et à la considération de son gouvernement.

M. D'Abzac a exprimé ses remerciements en quelques paroles bien senties et il a bu à tous ses invités, présents et absents, à tous ses nationaux dont il regrettait de n'avoir pu réunir qu'un petit nombre autour de lui. De nombreuses santés ont ensuite été portées; nous y citerons une quelques-unes :

Par M. Felix Limet "au Président de la République et au ministre des affaires étrangères de France," par M. le consul "au Président des Etats-Unis et au gouverneur de la Louisiane," par M. Sudermeyer membre alsacien du clergé "à la France," par le comte Dreppi consul d'Italie, "aux sociétés françaises et à la marine française," par M. Zamacona, consul du Mexique, "à la presse," par M. Limet, "à l'union des races latines," par M. Lafargue au maintien de M. D'Abzac parmi nous (comme consul général a ajouté M. Lombard.)

Parmi ceux qui ont parlé ensuite, nous citerons le général De Trobriand, notre confrère M. Ch. Bléton, et le docteur Touatre qui a prononcé la petite allocution qui suit :

Monsieur le Consul,

Je suis heureux de vous féliciter de la distinction que le gouvernement de la République Française vient de vous accorder. Je sais que vous porterez avec éclat et en républicain gentilhomme la croix de la Légion-d'Honneur. Elle est la récompense méritée de longs et loyaux services rendus à votre pays et à vos compatriotes à l'étranger.

Par votre intelligence progressive, par votre aimable aménité, vous faites honneur ici au gouvernement de la République, et vous avez conquis bien vite la vive sympathie de la colonie française de la Nouvelle-Orléans; aussi les nombreux amis qui fêtent aujourd'hui votre décoration, vont se lever, pour boire avec moi, à la santé du nouveau Chevalier.

La fête s'est prolongée jusqu'à près de sept heures, et elle a été caractérisée par une franche cordialité, de nature à resserrer les liens sympathiques qui unissent M. le Consul de France à ses compatriotes de la Nouvelle-Orléans et à ses nombreux amis de toutes les nationalités. Nous n'avons pas besoin de dire que les convives ont fait honneur au lunch et aux généreux vins de France qui ont coulé à profusion.

Chambre syndicale consultative du commerce français.—Les membres du bureau de cette Chambre sont convoqués à une réunion qui aura lieu ce soir à sept heures au bureau de M. A. Carrière président, pour recevoir communication du projet de ligne de steamers entre la Nouvelle-Orléans, le Hâvre et Londres, dont nous avons parlé dimanche.

Pour le foie, il n'est pas de remède supérieur au Malakoff Bitters.

GRAND OPERA HOUSE.—Il n'y a pas eu de représentation hier soir à ce théâtre par suite du mauvais temps. Les personnes qui ont acheté des billets pour la représentation hier soir peuvent se faire rembourser le montant ou se procurer des sièges pour tout autre soir de la semaine.

THEATRE ST-CHARLES. — Jeudi soir, on verra à ce théâtre les "Midgets", le Gén. Mite et le major Atom, deux nains comme on n'en a jamais vu. Le premier est âgé de 15 ans et pèse neuf livres, et l'autre est âgé de 10 ans et pèse 15 livres. Ces deux militaires sont donc des curiosités extraordinaires, et toute la ville ira les voir. Afin de donner à chaque visiteur ample facilité pour cela une estrade proportionnée à leur taille sera dressée dans le centre du parquet et cette installation permettra au public d'approcher des pygmées.

Pour les maux de tête, faite usage du Malakoff Bitters.

ACADEMIE DE MUSIQUE.—L'Oncle Daniel dans le "messager de Jarvis Section" de Lockie, est une bonne pièce, Macauley y un bon acteur et sa troupe une bonne troupe. Tout cela a été fort applaudi dimanche et hier soir par de nombreux assistants, et le succès se maintiendra très probablement toute la semaine. Chacun voudra voir Macauley faire un homme rural, dont la simplicité naturelle et la jobisonnerie du cœur séduisent tout d'abord, et l'intérêt va grandissant jusqu'à la fin de la pièce. M. Macauley a une grande figure et un extérieur imposant qui conviennent parfaitement au héros qu'il représente. Miss Minnie Maddern qui toute jeune, on dit qu'elle n'a pas plus de quinze ans, joue la comédie de manière à rappeler Lotta qu'elle pourra très bien dépasser un jour, a beaucoup plu. Nous pourrions citer encore plusieurs actrices et acteurs qui ont eu, à leur début, gagner la sympathie du public. La même pièce sera donnée demain et les jours en suite.

Rien n'est plus rafraîchissant que le Malakoff Bitters.

Ce Cœur que la fièvre atonique le plus cent les gens débiles, bilieux et nerveux. A eux gens-là les Hostetter's Stomach Bitters d'une nature médicinale suffisante rétablir les ressorts intellectuels en augmentant le pouvoir vitale et le pouvoir de résistance de la constitution, et en combattant les irrégularités du foie, de l'estomac et des boyaux, qui augmentent le danger provenant des miasmes. Un traitement, en outre, radicalement des maladies infectieuses d'un type typique. Le champ où un digestif remède de famille a accompli quelques-uns de ces plus étonnants effets, est très large. Dans les régions malsaines de notre propre pays, dans l'Amérique du Sud, au Mexique, et en-deçà des mers, il a donné d'extraordinaires guérisons de vertu curative ici et à l'étranger. Il a toujours soutenu sa haute réputation, et il n'a pas affaibli en rien par la concurrence de ces produits malsains qui sont usurpatoires pour remplacer son efficacité égale. Il occupe une place unique parmi les remèdes nationaux dont aucun ne peut lui être comparé.

Un article du "Herald" sur les projets de M. de Lesseps.

Nous recommandons à nos confrères de la Nouvelle-Orléans, la lecture d'un article du *Herald* qui traite la question du Canal au véritable point de vue de l'intérêt des Etats-Unis. En voici quelques passages :

Le commerce est roi, et ce puissant monarque du monde moderne conservera sa suprématie sur les étroits préjugés des nations, en achevant d'étouffer les idées surannées du passé. Il appartient à un petit nombre d'intelligences d'élite de prévoir la grandeur de la transformation que doit accomplir cette puissance souveraine dans les affaires de l'humanité. Cobden a été une de ces intelligences d'élite ; avec le coup d'œil du génie, il a vu "qu'une heure nouvelle avait sonné à l'horloge du temps." Mais la prévision prophétique de Cobden—de la suprématie des relations commerciales sur les mesquines jalousies nationales,—n'était que l'augure des grandes entreprises pratiques par lesquelles le commerce est appelé à dominer le monde.

Il était réservé à un autre homme de génie, d'une autre nation de faire le premier pas décisif dans cette voie de progrès sans bornes. L'achèvement de son œuvre magnifique, le canal de Suez, a placé de Lesseps à la tête du mouvement par lequel l'étroitesse nationale doit être subordonnée aux vastes intérêts de l'humanité... Aucune mesure nationale pour alléger le fardeau des impôts ne saurait se comparer en importance avec les procédés modernes pour faire de chaque contrée la voisine de toutes les autres, et permettre aux consommateurs de toutes les nations de s'approvisionner sur les marchés où ils trouvent au meilleur compte les denrées dont ils ont besoin. M. de Lesseps est le plus illustre apôtre vivant de cet évangile commercial, qui est destiné à être la foi des communautés modernes. Cette noble mission a fait de lui le héros de l'heure présente dans cette métropole commerciale, et quoique ses idées seront comprises plus grande encore en conquête sur des préjugés nationaux qui n'ont plus de vitalité.

C'est le sentiment général des orateurs qui se sont fait entendre au récent banquet, que la doctrine Monroe, étendue outre mesure, n'a que des rapports très éloignés avec le canal de Darien. C'est un grotesque travestissement de cette doctrine, de prétendre qu'elle ait en pour objet en aucune façon de forcer les navires de commerce à faire un long circuit autour du "cap des tempêtes" plutôt que d'abréger la route et d'abaisser le prix des denrées en traversant l'isthme américain. Si même le canal était ouvert par des capitaux européens et placé sous une protection européenne, il serait encore d'un immense bénéfice pour le commerce américain. Peut-il ajouter quatre mille milles à la longueur des voyages commerciaux, plutôt que d'avoir un canal construit par des capitaux étrangers, avec la certitude que nos citerons que quelques-unes :

...La grande affaire pour notre commerce est d'avoir le canal ouvert le plus tôt possible, n'importe par qui. La crainte que notre influence politique sur ce continent en soit amoindrie est puérile, et même ridicule.... Les Anglais et les Américains qui se livrent à de telles craintes sont les esclaves d'une superstition politique sans virilité..... Avec notre puissance croissante de chaque jour en jour, il serait lâche et grotesque de tomber dans des spasmes hystériques devant un danger chimérique pour les intérêts américains, alors que nous avons amplement dans le présent les moyens de les protéger, et que ces moyens grandiront incessamment dans l'avenir.

La question politique ne doit inspirer aucune anxiété. Mais il est d'un intérêt suprême pour le commerce américain que le canal soit entrepris et rapidement terminé. A ce point de vue M. de Lesseps est un bienfaiteur. Ce qu'il mérite pour un grand service, ce n'est pas une opposition libérale, mais la gratitude des Américains. Son énergie nous a rapprochés de l'achèvement de cette œuvre gigantesque qui marquera une époque dans l'histoire du commerce. Son projet, ou quelque autre de même genre, sera prochainement réalisé ; et s'il était supplanté par un autre, ce serait la conséquence du grand intérêt qu'il a apporté sur ce sujet. Nous ne croyons pas qu'on trouve le capital pour un canal quelconque qui ne soit pas approuvé par les Etats-Unis ; mais la meilleure marche à suivre par notre gouvernement serait qu'il négociât un traité auquel toutes les grandes puissances maritimes fussent parties, afin d'assurer des avantages égaux à tous et une garantie commune de neutralité pour le canal et une large étendue des mers voisines. Après un tel traité, les capitaux affluveraient de tous les pays commerciaux,—et le temps est mûr pour cette grande entreprise.

Le Malakoff Bitters se vend chez Alb. Wala 26 rue Conti.

Une lettre de M. de Lesseps.—La *Tribune* de New-York a publié la lettre suivante :

Monsieur,—Je lis avec surprise dans le journal la *Tribune*, la phrase suivante, que vous me faites prononcer au banquet d'hier, vous vous exprimez ainsi :

"His acknowledgment of the honors of the occasion was great but deserves especial notice for a singular declaration that he would, in certain contingencies, protect the interests of the United States, should they need protection."

(La réponse aux démonstrations honorables dont il a été l'objet a été brève, mais elle mérite qu'on s'y arrête, à cause de la singulière déclaration que, dans certaines circonstances, il protégerait les intérêts des Etats-Unis s'ils avaient besoin de protection.)

J'ai dit, tout au contraire, que j'admettais dans mon entreprise, comme dans toutes les questions internationales pouvant intéresser l'Amérique, la prééminence de la grande République des Etats-Unis. En ce qui concerne le canal de Panama, affaire tout à fait industrielle et commerciale, je serai très heureux de recourir à la protection des Etats-Unis, si la politique avait à s'en mêler.

Je m'applaudis, Monsieur, que vous me fournissez l'occasion d'exprimer des idées qui, loin de blesser le sentiment national, me paraissent, au contraire, destinées à le satisfaire.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de ma considération la plus distinguée.

FERD DE LESSEPS.

New York 2 mars 1880.

L'usage du Malakoff Bitters produit les résultats les plus satisfaisants.

OCCASION RARE.

A VENDRE la boulangerie de feu R. MARTIN, située rue Bourbon Nos 58 et 60, avec chevaux, charrettes, machines à biscuits, et tous les ustensiles nécessaires à l'exploitation de ce vaste établissement. La clientèle de cette boulangerie est avantageusement connue et des meilleures. La vente en paie cet de 12 barils par jour.

S'adresser sur les lieux ou à

J. E CAMORS & CO.,
9 mars—6f No 61 Tchoupitoulas street.

AVIS.

J'ai pas répondu que à la note de M. BENJAMIN POINCY, parce que l'affaire est soumise à la cour.

Mais je préviens encore le public que je ne suis responsable d'aucune obligation contractée par le dit Benjamin Poincy au nom de B. POINCY & CO.

9 mars—3f EUGÈNE CHRÉTIEN.

AVIS.

En réponse à l'avis de M. Eugène Chrétien, les soussignés déclarent que le prénom exacte B. POINCY & CO. n'est pas Benjamin et qu'il doit, en vertu des articles de l'association, durer deux ans encore. M. Eugène Chrétien, Sr., cherche seulement les moyens de ne pas payer les $10,000 (dix mille dollars) qu'il s'est engagé à verser pour sa part comme commanditaire, et tente, ainsi que SON COMPTE PRESCRIT, avec la maison. Les affaires de la raison sociale continuent comme par le passé.

7mars—3f. B. POINCY & CO.

E. G. Sander,
Entrepreneur de Pompes Funèbres,
BUREAUX ET MAGASINS :
94 Rue Royale, entre Conti et Bienville.
Ouvert Jour et Nuit.
29 Fév—1m

A VENDRE,
SITUÉE RUE DU CHOIX
Quarteline et [illegible]
[illegible] et [illegible]

GRAND OPERA HOUSE,
Au coin des rues Canal et Bienville.

M. HALL annonce respectueusement le début à la Nouvelle-Orléans de la grande tragédienne,

MISS NEILSON,

représentant les héroïnes des pièces de Shakespeare,

secondée par des acteurs de talent, parmi lesquels nous citerons M. EDWARD COMPTON, du Théâtre Royal, de Londres ;

MM. H. A. Weaver, F. W. Sanger,
C. H. Bradshaw, F. F. Rand,
W. A. Elynge, Edwin Cleary,
J. H. Miller, R. M. Ludlingwell,
G. Billings, Henry Weaver, Jr.,
Josephine C. Bailey, Mme F. A. Tannehill,
Mme H. A. Weaver, Katie Baker,
Lizzie Goode.

Première Danseuse du Réperto